

Ce mode d'articulation entre histoire portuaire et urbaine a pu, il est vrai, minorer l'analyse de certains aspects de l'activité urbaine, telles les fonctions commerciales ou culturelles, ou son rôle de pôle de formation, des lycées à l'Université, dont l'émergence est tout juste esquissée. De même pouvait-on s'interroger sur le rapport à la Bretagne de cette ville « française », créée *ex nihilo* par l'État et largement peuplée de « forains », notamment dans ses élites..., mais qui accueille – par compensation ? – un Festival inter-celtique au succès éclatant... Et le passage de la ville à l'agglomération – la troisième de Bretagne –, avec sa traduction institutionnelle, du district de 1971 à Cap Lorient, méritait sans doute une analyse plus fouillée.

Mais ce parti pris prouve son efficacité dans le chapitre final, qui montre remarquablement comment la crise des activités portuaires traditionnelles – et le retrait (partiel) de la Marine, avec la déprise territoriale qu'il induisait – a permis aux élus lorientais d'opérer, non seulement une reconversion dynamique, mais une reconquête de territoires emblématiques pour des opérations urbaines spectaculaires, de la base de Kéroman au nouvel hôpital du Scorff et à l'implantation de l'hôtel d'agglomération sur le site historique du « pérystyle » des magasins des Indes, au confluent du Scorff et du Blavet.

Au total, une somme passionnante, accessible à un large public, qui pourrait servir de « modèle » pour d'autres villes homologues.

André LESPAGNOL

Pierre d'ORNELLAS, M^{gr} (dir.), Hervé CHOUINARD et Philippe PETOUT (dir. scientifique et coord.), *La grâce d'une cathédrale, Saint-Malo*, Strasbourg, La Nuée bleue/Éd. du Quotidien, 2017, 287 p.

Quinzième *opus* de la collection de livres d'art « La grâce d'une cathédrale », dirigée par M^{gr} Doré, archevêque honoraire de Strasbourg, le beau livre *Saint-Malo, la cathédrale des corsaires* est le premier ouvrage consacré à ce que le ministère de la Culture dénomme les « ex-cathédrales ». C'est dire que si l'église abrite une des cathédres de l'archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo, elle est propriété communale, ce que ne manque pas de relever le maire Claude Renoult dans l'avant-propos.

Sous la direction scientifique d'Hervé Chouinard, architecte en chef honoraire des monuments historiques, et de Philippe Petout, conservateur en chef des musées de Saint-Malo, quatorze auteurs et le photographe Pascal Lemaître conjuguent leurs talents pour magnifier la cathédrale et son environnement.

Si l'ambition du livre est identique à celle de l'ensemble de la collection : réunir dans l'approche scientifique l'église et la culture, le cas de la cathédrale Saint-Vincent de Saint-Malo porte tant d'originalités qu'il ne faut pas moins de cinq parties et dix-neuf chapitres pour les décrire.

La première partie en cinq chapitres, consacrée à l'histoire de saint Malo (*alias* saint Maclou), à la naissance du diocèse, aux péripéties qui émaillent son histoire complexe et aux premières cathédrales, est une synthèse inédite, toute entière sous la plume alerte de Philippe Petout. L'histoire hagiographique – celle des *vitae* de saint Malo – est haletante et narrée telle une saga, d'où il ressort que Malo aurait, vers la fin du VI^e siècle, fondé un monastère sur le rocher de l'îlot dit de Saint-Aaron (le Saint-Malo-de-l'Île d'aujourd'hui). Avec le diacre Bili, on suit les reliques éparpillées par les invasions normandes jusqu'en Aquitaine, puis la diffusion de son culte depuis la Bretagne jusqu'en Flandre, la Prusse, Rome et le Canada.

L'archéologie apporterait-elle une réponse à l'impertinente absence des textes ? Tout au plus, les fouilles sexennales de Loïc Languouët dans la cité d'Alet ont-elles permis aux archéologues et historiens médiévistes de lire dans les substructions superposées et les vestiges encore visibles trois édifices successifs. Le premier date de la fin du IV^e siècle, le second de l'époque mérovingienne (V^e-VI^e siècles). Le dernier (dont la datation est tranchée par l'auteur entre 888 et 907, durant l'épiscopat de Bili), *unicum* architectural à deux absides opposées, pourrait être la cathédrale pré-romane, une architecture de prestige qui témoignerait de la volonté de hisser le siège d'Alet au rang des plus grandes capitales ecclésiastiques de la chrétienté, mais aussi manifeste politique contre les rois bretons favorables à la promotion de l'évêché de Dol comme métropole de Bretagne. *In fine*, la restitution infographique en 3D de la cathédrale pré-romane d'Alet fondée sur les résultats des fouilles conforte l'exceptionnel manifeste architectural.

Quoi qu'il en soit, la charte du 26 mars 816 octroyée par Louis le Pieux à l'évêque d'Alet est fondamentale. Elle affirme l'existence de l'évêché d'Alet et atteste de privilèges fiscaux et d'immunités, fondateurs des querelles politico-administratives des siècles futurs. Dès 1108, l'évêque Benoît, zélé applicateur de la réforme grégorienne, cède aux religieux de Saint-Martin de Marmoutier les églises Saint-Malo de Dinan et de l'île d'Aaron. Cette dernière, nommée « *cella* » dans le texte de confirmation du pape Pascal II, n'est encore qu'un petit établissement monastique voué à saint Malo.

Suivent quelques pages couvrant le XII^e siècle, période charnière dans l'organisation territoriale des évêchés français. Entre réforme grégorienne soutenue par le dernier évêque d'Alet, Donoald (mort en 1142), et ambition métropolitaine de l'archevêque de Tours, qui l'emportera ? Le talent de P. Petout entraîne peu à peu le lecteur dans un nouveau récit sur fond de réseau relationnel entre le nouvel évêque, Jean de la Grille, Pierre de la Celle, évêque de Chartres, Henri de France, évêque de Beauvais puis archevêque de Reims, Bernard de Clairvaux et les papes Lucius II et Eugène III. Le dénouement marque un moment clef dans l'histoire de l'église Saint-Malo de l'île d'Aaron. Jean obtient le titre d'évêque en 1145 ; le siège et le titre d'Alet sont transférés à Saint-Malo-de-l'Île, dont l'église est érigée en cathédrale. Il ne fallut pas

moins de cinq bulles pour entériner les faits, déposséder les moines de Marmoutier et les remplacer par des chanoines de Saint-Augustin dépendant de Saint-Victor de Paris. Une telle fondation d'une nouvelle cité épiscopale, au surplus insulaire, est unique en Bretagne médiévale.

Unique aussi la gouvernance de la cité épiscopale confiée à une coseigneurie ecclésiastique originale partagée entre l'évêque et le chapitre de dix-huit chanoines et sous la seule obédience de Rome, échappant ainsi à tout pouvoir laïque, notamment celui des ducs de Bretagne. Les tensions ne tardèrent pas, avec les bourgeois de la ville dès 1308, puis avec le duc Jean IV, lequel en construisant la tour de la Rivière (Solidor) à partir de 1369 mit la ville sous blocus. La reddition du clergé et de la ville eut lieu en 1384. Incapable de défendre la cité, le pape Clément VII dut se résigner à transférer en 1395 sa suzeraineté au roi de France Charles VI, lequel la céda au duc de Bretagne Jean V (en 1415 après Azincourt), cession confirmée par le pape Martin V en 1425. La reconstruction du château ordonnée en 1475 par François II en procéda. Château que les bourgeois malouins investirent le 11 mars 1590, en opposition au protestant Henri de Navarre pour se constituer en... république. L'abjuration et le sacre d'Henri IV en 1594 mirent fin à 1 669 jours d'autonomie !

La richesse économique de la ville aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles amena des évêques liés au pouvoir royal (un ami de Vauban, un neveu de Colbert) ou à l'aristocratie. Ainsi, venu d'Avignon, Jean-Joseph de La Bastie lança les travaux du portail ouest, des orgues, des autels et de la chaire.

La période révolutionnaire fut dramatique pour l'évêché, en partie démembré entre Vannes et Saint-Brieuc (le reste étant intégré dans celui de Rennes), et la cathédrale convertie en magasin à fourrages. La bulle du 29 novembre 1801 supprima le siège épiscopal. Le retour de Louis XVIII laissa un court instant le clergé malouin espérer au rétablissement d'un évêché, espoir évanoui avec l'échec du concordat de 1817. La suppression du siège fut confirmée par l'ordonnance de 1822. M^{gr} Place obtint en 1880 le titre d'archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo.

La première partie du livre s'achève par un intéressant résumé de l'urbanisme du quartier épiscopal. La description est si précise que l'on aspirerait à trouver un plan synthétique, superposant limites actuelles et celles du plan de 1758.

La deuxième partie décrit en une soixantaine de pages et quatre chapitres la construction de la cathédrale et de ses agrandissements.

P. Petout se livre à une analyse minutieuse des éléments architecturaux : voûtes, piles et chapiteaux du vaisseau central de la nef et du carré du transept. Il en déduit, très pertinemment, qu'il faut lire, ici, la nef à vaisseau unique de la première cathédrale bâtie à partir de 1145 par l'évêque Jean. Dans cette église du roman tardif, les voûtes de maçonnerie, bombées dans le style angevin, sont un rare exemple breton de celui-ci, alors que les arcs brisés et les sculptures des chapiteaux à bestiaire témoignent d'une recherche de formes nouvelles. Tous ces éléments attestent de la personnalité éclairée

du bâtisseur. Regrettons que le chapiteau « le plus réussi de toute la série » ne soit pas illustré... Quelques vestiges exhumés après la guerre témoignent d'un cloître adossé au sud pour l'utilité du collège des chanoines.

C'est à H. Chouinard qu'est confiée l'étude du chœur gothique (1230-1240 ?), mêlant envolées inspirées et minutie de l'observation. Du chevet rectangulaire à mur plat et du déambulatoire « traversant », il résulte une filiation avec la cathédrale de Salisbury (1220) accrue, autrefois, par un jubé surmonté d'un orgue (mentionné une vingtaine de pages plus loin). Les grandes arcades indiquent une influence de l'art normand et les voûtes une parenté avec les cathédrales royales. Curieusement, les éléments sculptés des élévations ne sont pas distingués. Or, les bases et les tailloirs des chapiteaux à moulures simples contrastent avec les feuillages à crochets des corbeilles, le tout prouvant une nouvelle fois la modernité et la complexité des talents des architectes et sculpteurs de l'entourage épiscopal. On apprend avec intérêt la réalisation partielle des triples colonnettes montant de fond en face interne du vaisseau et l'auteur imagine une finition jamais réalisée dans une pierre différente, à l'instar de modèles du Devon.

Et, de nouveau, P. Petout décrit les extensions : les travaux avortés à la tour de croisée (post 1422), le collatéral sud de la nef (entre 1461 et les premières années du XVI^e siècle), les chapelles du déambulatoire (fin du XV^e siècle, et après 1536), le collatéral nord de la nef et la chapelle au nord du transept confiés à Thomas Poussin (1595-1607), la chapelle au sud du transept (vers 1630). On retiendra de l'œuvre de Thomas Poussin le vocabulaire décoratif des façades ouest et nord et le remarquable escalier hélicoïdal, dit des cloches, à l'aisselle du transept nord et du chœur. Vers 1676, on procéda au comblement du chœur puis, après les deux bombardements anglo-hollandais de 1693 et 1695, à la restauration des parties hautes du chœur. Enfin, en 1772, on commença la nouvelle façade sur les plans de Robert Verron.

Les interventions ou inventions du XIX^e siècle les plus marquantes ont été en 1839 le montage du maître-autel, de son retable et d'un triple dais que P. Petout considère à juste titre comme une première expression bretonne du style troubadour, la réfection de la fenêtre axiale vers 1850 et enfin l'érection de la flèche néogothique entre 1858 et 1860, aux manifestes emprunts aux flèches cornouaillaises de Bigot à Quimper. Cette envolée verticale de la cathédrale a donné sa silhouette à la ville toute entière, devenue un amer de 70 mètres de hauteur à l'entrée de la Rance.

La troisième partie est consacrée à la « cathédrale martyre » dont la flèche est la cible d'obus allemands le 6 août 1944, avant que la ville ne soit, pendant six jours, soumise aux bombardements alliés. Si 80 % de la ville sont ravagés, la cathédrale, paradoxalement, conserve suffisamment d'éléments fondamentaux (y compris les voûtes romanes de la nef !) pour justifier une restauration confiée successivement aux architectes en chef des monuments historiques Raymond Cornon et Pierre Prunet. Les déblaiements vont apporter leur part d'aubaine archéologique

et la volonté des élus engage la « résurrection » de la ville et de sa cathédrale. On déplore quelques négligences, bien de leur temps, envers le néogothique, on peut critiquer le choix de la création imaginaire du remplage de la baie axiale du chœur, mais le temps entre 1945 et 1971 était celui de l'action ! La pose de la croix au faite des 72 mètres de la nouvelle et sobre flèche de P. Prunet le 3 juin 1971 marque la réparation définitive. Tout cela, sous la haute protection de la Vierge de la Grand'Porte dont P. Petout décrit les aventures successives de sa riche plume, en même temps qu'il s'émerveille de la capacité des Malouins à réaliser le « miracle » de la reconstruction de la ville. L'inauguration, le 10 août 1980, du grand orgue Koenig de 35 jeux construit au revers de la façade occidentale signe, après bien des péripéties, l'ultime achèvement de cette renaissance. L'orgue de chœur, du même facteur, inauguré en 2014, est venu heureusement compléter, avec l'ensemble des cloches, l'univers musical de la cathédrale (H. Chesnais).

Ainsi remise debout, la cathédrale est durant la deuxième moitié du xx^e siècle le réceptacle de créations artistiques qui la transforment en haut lieu de l'art sacré, objet de la quatrième partie. Les vitraux figuratifs de la nef sont confiés entre 1954 et 1956 à Max Ingrand et son atelier (Michel Durand, 1971) (J.-Y. Coulon), alors que les 360 m² du chœur et notamment « le mur de lumière » de la baie axiale procèdent, en 1971, du geste pictural de Jean Le Moal, qui réalise ici son chef-d'œuvre. La cathédrale révèle ainsi, dans le matériel, l'incertitude des pensées des années 1950, dans l'art sacré comme dans d'autres domaines, entre l'abstraction lyrique et le didactisme figuratif. Le riche exposé de Lydia Harambourg est, sur cette question, remarquable. En 1991, le père Heudré, curé de la cathédrale, commanda au sculpteur Arcabas un maître-autel. Qu'il soit accordé à l'auteur de ces lignes le plaisir des souvenirs personnels en évoquant le travail, dans l'atelier parisien du sculpteur, sur la maquette, alors en cire, par le conservateur régional des monuments historiques et Alain-Charles Perrot, architecte en chef des monuments historiques, pour rechercher l'équilibre des proportions entre l'œuvre en gestation et les perspectives complexes des espaces de la cathédrale. Le lyrisme de Roger Blot enflamme les œuvres d'Arcabas et de son fils Étienne, le retour de l'exceptionnelle statue gothique de Notre-Dame-de-la-Grand'Porte, le tabernacle et l'autel du sanctuaire de l'orfèvre Goudji, sans oublier les statues d'un parfait baroque de Schiaffino.

Les heurs et malheurs des 970 années de la cathédrale fondent aujourd'hui sa vitalité, c'est ce que traduisent les cinq auteurs de la cinquième partie de l'ouvrage. Georges Provost, avec grande érudition, montre comment l'emblématique cathédrale identitaire de la cité en est devenu la fierté puis, à l'époque moderne, le symbole de sa réussite économique internationale, sans oublier les diverses vicissitudes des contradictions entre économie et religion. Avant la Révolution, les mémoires de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin sont indissociables de l'histoire de la ville et de sa cathédrale, comme après l'illustre Chateaubriand compense le traumatisme de la partition de l'évêché. Après la Seconde Guerre mondiale, la quête de mémoire

et l'impérieux désir de redonner une âme à la ville reconstruite s'expriment par l'inhumation, dans la cathédrale, du chef de Jacques Cartier en 1972, suivie, un an plus tard, du retour des restes de Duguay-Trouin depuis l'église Saint-Roch de Paris.

De l'émouvante préface de M^{gr} d'Ornellas à la conclusion de l'ouvrage par le curé de la paroisse, la cathédrale Saint-Vincent vit dans ce livre et sous la plume principale de P. Petout, comme un lieu exceptionnel, qui conjugue l'histoire la plus ancienne, sa résilience et celle de la ville après sa destruction, la connaissance voire la redécouverte archéologiques et la foi des fidèles.

La cathédrale de Saint-Malo est un grand livre d'histoire et de vie, que ce bel et somptueux ouvrage, richement illustré, fait découvrir ou redécouvrir.

Geneviève LE LOUARN-PLESSIX

Pascal AUMAISON, *Seiz Breur, pour un art moderne en Bretagne, 1923-1947*, Châteaulin, Locus Solus, 2017, 192 p.

Dix-sept ans après l'exposition consacrée au mouvement *Ar Seiz Breur* et le catalogue de référence qui fut alors publié³⁴, paraît aux éditions Locus Solus une nouvelle synthèse consacrée à ce mouvement artistique qui fut actif de 1923 à 1947.

Alors, pourquoi ce nouvel ouvrage ? L'auteur, Pascal Aumasson, au terme d'une vie professionnelle largement consacrée aux musées bretons, a travaillé à plusieurs reprises sur les *Seiz Breur*. C'est ainsi qu'il organisa il y a trente ans, en 1988, une exposition au musée de Saint-Brieuc consacrée à l'ébéniste Joseph Savina qui fut l'un des compagnons du groupe. Il participa également à l'aventure de la grande exposition itinérante de 2000, comme membre du comité scientifique de l'exposition et auteur du chapitre du catalogue consacré au mobilier. Ses postes successifs l'ont conduit à prendre la conservation de musées bretons importants, si l'on excepte le musée départemental breton de Quimper, où sont conservés les principaux fonds d'archives et d'œuvres *Seiz Breur* des collections publiques. C'est peu dire que l'auteur possède une connaissance fine des œuvres, des archives et des acteurs du mouvement.

L'ouvrage s'inscrit dans une collection consacrée aux artistes de Bretagne, au sein de laquelle est déjà paru un *Pierre Péron* de Pascal Aumasson. D'un format de 18x22 centimètres, sa couverture reprend un projet d'étoffe de Suzanne Creston. La mise en page laisse une grande place à l'iconographie couleur. La typographie utilisée dérouta le lecteur au départ ; il s'agit d'un caractère composé en 1927 par Gert Wiescher, tandis que les pages sont numérotées d'après une typographie composée

34. LE COUÉDIC, Daniel et VEILLARD, Jean-Yves (dir.), *Ar Seiz Breur, 1923-1947, La création bretonne entre tradition et modernité*, Rennes, Terre de Brume/Musée de Bretagne, 2000, 272 p.